

Le Voyage de Michel de Montaigne (1533-1592) et les affres de la gravelle

Montaigne's Journey and the horrors of bladder stone disease

par Louis-François GARNIER*

L'histoire des concrétions urinaires est très ancienne et le sondage de vessie existait déjà dans l'Égypte antique. Hippocrate (v. 460-377 av. J.-C.) puis Galien (129-201) en font état. C'est ainsi que Michel de Montaigne (1533-1592) (Fig. 1) eut à souffrir de la gravelle (terme dérivé de grève au sens ancien de gravier ou sable), et considéra devoir cette maladie à son père Pierre Eyquem de Montaigne (1495-1568)¹ au *prénom prophétique*², et qui en est mort. Son fils Michel relate en effet : « *il est à croire que je dois à mon père cette qualité pierreuse car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avait en la vessie. Il ne s'aperçut de son mal que le soixante-septième an de son âge & avant cela il n'en avait eu aucune menace ou ressentiment, aux reins, aux côtés ni ailleurs* ». Si la médecine moderne ne peut affirmer le caractère héréditaire de la *gravelle*, il est en revanche possible d'expliquer le fait que Montaigne ait pu s'étonner de la survenue tardive de la *maladie de la pierre*.

Séance du 19 mars 2022

* louis-francois.garnier@ch-ploermel.fr



Fig. 1 - *Michel de Montaigne*,
(Musée d'Aquitaine, Bordeaux).

La maladie de la pierre

Il s'agit d'une entité nosologique prostatovoésicale distincte de la lithiase rénale dans sa version pyélo-calicielle et migratrice, avec des coliques néphrétiques d'expression généralement plus précoce et moins fréquentes que les douleurs relatées par Montaigne qui n'a ressenti sa première crise qu'à l'âge de quarante-cinq ans, le 20 juillet 1578¹⁻³, avec une précision assez étonnante. Le *primum movens* de cette pathologie est l'hypertrophie prostatique qui se développe avec l'âge, expliquant l'expression tardive des symptômes. Il en résulte une stase vésicale favorisant les concrétions lithiasiques. À contrario cette pathologie n'existe pas chez la femme, à l'exception des vessies neurologiques avec la stase qui s'y rapporte, la même cause produisant les mêmes effets. Ainsi, la maladie apparaît de nature mécanique et non métabolique comme la lithiase rénale faite le plus souvent de cristaux d'oxalate ou d'urate de calcium. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'analyse du sédiment urinaire n'a que peu d'intérêt dans la gravelle car variable et hétérogène, contrairement à la lithiase rénale.

La gravelle n'est pas significativement corrélée à la goutte même si Erasme (1466 ?-1536) écrivit à Thomas More (1478-1535) : « *Tu as la gravelle, moi j'ai la goutte, nous avons épousé les deux sœurs* ». De fait, la maladie s'est exprimée chez Michel de Montaigne une vingtaine d'année plus tôt que chez son père, de sorte qu'il en fut très affecté quelques quatorze années durant jusqu'à sa mort, au point de la nommer : la « *colique passion* ». Il s'agit bel et bien de calculs urinaires et non biliaries comme ceci est malencontreusement noté dans certains textes à propos de Montaigne. On trouve même cette erreur chez Stefan Zweig⁹ lorsqu'il écrit : « *Wie Erasmus, wie Calvin quälen ihn die Gallensteine...* » (Comme Erasme, comme Calvin, il est affligé de calculs biliaries...). Il est possible que ceci puisse être rapproché d'une certaine ambiguïté sémantique observée dans la langue anglaise et allemande, à savoir que la vessie (*bladder/blase*) devient, par l'adjonction du mot fiel (*gall/galle*), la vésicule biliaire (*gallbladder/gallenblase*). Il n'en reste pas moins qu'il est fâcheux de confondre les calculs urinaires (*urinary stones/harnsteine*) avec les calculs biliaries (*gallstones/gallensteine*), d'autant qu'une pathologie n'exclut pas l'autre. Dans le cas de Stefan Zweig, une note de l'éditeur ou du traducteur s'impose. Les douleurs relatées par Montaigne pouvaient être atroces car « *on te voit suer d'ahan, pâlir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contractions et convulsions étranges, dégoutter parfois de grosses larmes des yeux* ».

Le Journal du Voyage de Montaigne (1580-1581)

C'est dans le *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*⁴⁻⁵ que le lecteur réalise le mieux le caractère particulièrement fréquent et sévère des crises qui peuvent cependant varier d'intensité. Ces épisodes douloureux font l'objet d'une analyse sémiologique attentive de la part de Montaigne qui ne veut « *surtout pas de médecins : il entend se soigner à sa guise* »⁶ incluant l'examen des urines, de sorte que nous disposons d'informations de première main. C'est en 1770, dans l'ancien château de Montaigne et plus précisément dans un vieux coffre renfermant « *des papiers condamnés depuis longtemps à l'oubli* », qu'un chanoine érudit dénommé Joseph Prunis (1742-1816) retrouva le manuscrit du voyage de Montaigne en Italie, à l'exception de la perte d'un ou de plusieurs feuillets qui manquent au début mais de façon assez limitée eu égard à la chronologie des événements qui vont suivre⁴. Un peu plus du premier tiers est écrit par un secrétaire resté anonyme et, au moins en partie, sous la dictée car on y retrouve les expressions de son maître. C'est alors qu'ils sont à Rome que Montaigne doit prendre la plume car « *ayant donné congé à celui de mes gens*

qui conduisait cette belle besogne, & la voyant si avancée, quelque incommodité que ce me soit, il faut que je la continue moi-même ». Le reste du manuscrit est de ce fait rédigé à la première personne dont plus de la moitié « dans un italien passablement barbare »⁹. Montaigne termine son texte en français tout en ajoutant des annotations, des « allongeaills »¹⁰ à la première partie rédigée par son secrétaire qui a pu prendre quelques libertés dans sa rédaction.

Cette chronique de voyage était destinée à ses proches et n'avait pas vocation à être publiée. Montaigne a quarante-huit ans lorsqu'il quitte son château le 12 juin 1580, « après dix ans d'isolement volontaire – il a toujours agi de son plein gré »⁹, pour un long périple équivalent à plus de quatre mille kilomètres aller-retour (Fig. 2), à raison de cinq à sept lieues soit entre vingt et trente kilomètres par jour,⁷ en précisant : « Je sais bien ce que je fais, mais non pas ce que je cherche » et peu importe le climat car « tout ciel m'est un ». Il veut se tenir éloigné « de sa femme, de sa patrie et de son travail, de tout sauf de lui-même »⁹. À l'inverse des « deux mille cinq cents kilomètres sur le bitume et la caillasse » des temps modernes « à la modeste moyenne de vingt kilomètres par jour »¹², le voyage n'est alors pas sans dangers, à commencer par le risque de chute comme Montaigne en fit l'expérience quelques années plus tôt, vers 1573 ou 1574. Il tomba alors sévèrement de cheval avec une

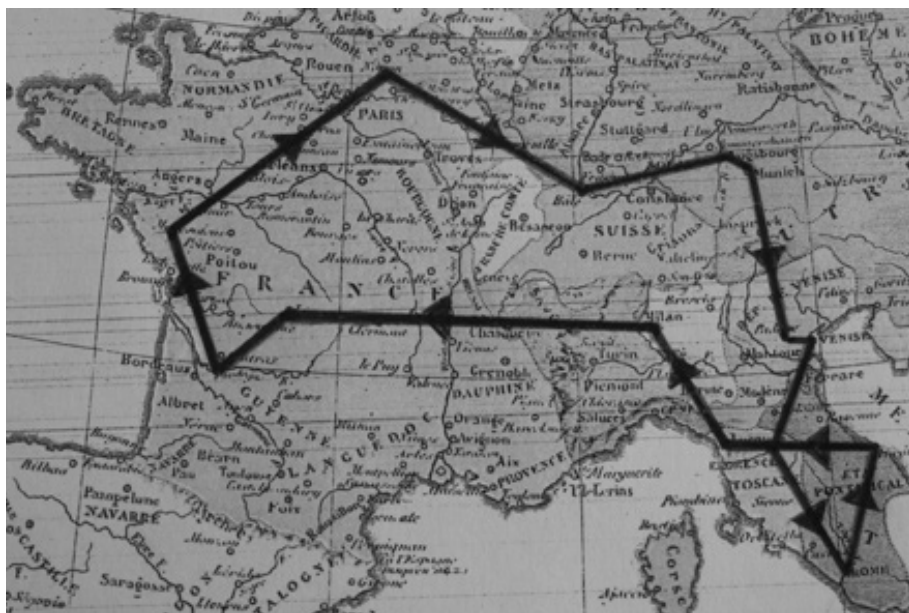


Fig. 2 - Le Voyage de Montaigne sur une carte de l'Europe de l'époque (1556-1648) par M. Drioux et Ch. Lero, (Librairie Belin Frères, Paris, 1892).

perte de connaissance qui lui donna l'occasion de connaître un « *niveau de conscience intermédiaire* »¹. En réalité, le danger vient surtout des temps troublés dans lesquels vit Montaigne où « *la traversée d'une forêt voisine de son lieu d'habitation n'est pas moins dangereuse qu'un voyage dans l'Inde nouvelle ou chez les cannibales* »⁹. C'est ainsi qu'en 1588, il se fera dévaliser sur la route de Paris. Ces dangers alors omniprésents, limités il est vrai par une solide escorte, n'empêchent pas Montaigne de vouloir s'éloigner des « *servitudes domestiques* » et satisfaire sa curiosité quant à la façon de vivre dans les pays étrangers. Il espérait y trouver une « *diversité de mœurs* » susceptible de le changer de « *l'ennui et de la banalité quotidienne* »¹⁰. Il cherchait à se détendre mais aussi à soigner sa gravelle qui le faisait horriblement souffrir puisqu'il lui arrivait d'avoir une colique urinaire une à deux fois par mois comme il le racontera avec force détails dans la chronique de son voyage marqué par « *les points d'inflexion* »¹³ que sont les stations thermales. À cet égard, le *Journal de Voyage* de Michel de Montaigne est « *un ouvrage exceptionnel* »¹⁴ même s'il avait déjà fréquenté les villes thermales proches de chez lui telles que Bagnères-de-Bigorre, Préchacq, Chaudes-Aigues ou Barbotan. Il n'y trouva que « *quelques rémissions fugitives* »¹³ en considérant que « *partout en Europe, les sources thermales ont été, dès la fin du Moyen-Âge et tout au long de la Renaissance, couramment utilisées à des fins thérapeutiques* »¹⁴. Si la destination finale est Rome, Montaigne fait un grand détour par Paris pour remettre au roi Henri III (1551-1589) un exemplaire de la première édition des *Essais*, publiée à compte d'auteur chez un imprimeur bordelais au printemps 1580. Le roi le complimenta encore qu'il « *ne s'y intéresse pas vraiment ; il est, comme à son habitude, à la guerre* »⁹. Il est probable que Montaigne emportait avec lui au moins deux exemplaires dont l'un destiné au pape Grégoire XIII (1502-1585). À Rome, l'autorité ecclésiastique donnera son approbation mais avec quelques réserves, en préconisant surtout de substituer à la « *fortune* » arbitraire et imprévisible, la divine « *providence* » plus bienveillante. C'est à compter du 6 août 1580 que Montaigne (Fig. 3) assiste, en tant que « *gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi* », au siège de La Fère (Aisne) tenue par les huguenots et que le roi souhaitait assiéger. Cet épisode de 1580 sera dénommé le *siège de Velours* car les jeunes seigneurs, les mignons d'Henri III, y firent bombance, témoignant d'une « *cour un peu hybride, à la fois molle et brutale* »³. Le siège n'en fut pas moins long et meurtrier suivi de la reddition de la ville aux troupes royales le 12 septembre 1580. Montaigne y perdra un ami proche, Philibert de Gramont, comte de Guiche (1552-1580) dont il escortera le corps jusqu'à Soissons avant de se diriger vers l'est de la France.



Fig. 3 - Portrait de Montaigne, réputé le plus fidèle, avec son collier de l'ordre de Saint Michel (chevalier en 1577), École française, Huile sur toile vers 1578.

Le thermalisme

Dans le cadre de ce voyage, c'est à Epernay qu'on entend parler pour la première fois du thermalisme car Montaigne y rencontre des curistes qui reviennent des bains de Spa où les eaux sont « *extrêmement froides* » mais bien que le lieu puisse être « *propre contre toute obstruction et gravelle* », ils « *n'en estoient devenus giere plus sains* » ! Entre Bar-le-Duc et Domrémy, Montaigne « *fut arrêté à cause de sa colique* » qui l'incite à renoncer de voir des villes telles que Metz ou Nancy « *pour gagner les beings de Plombières en diligence* », c'est-à-dire en toute hâte. Il fallait bien cela pour dissuader Montaigne d'aller ici ou là pour satisfaire son insatiable curiosité alors que ses compagnons de voyage avaient hâte d'arriver dès que possible à destination, c'est-à-dire à Rome. Si, en tant qu'aîné âgé de quarante-sept ans, ses avis étaient respectés ¹⁰, il n'apprécia guère la compagnie de ses

jeunes compagnons qui étaient plus enclins à la pratique de l'escrime et aux duels qu'à la méditation contemplative. Montaigne en vint à regretter de « *ne pas trouver parmi eux le compagnon de voyage idéal qui aurait pu partager ses impressions* » plus de dix-sept ans après la mort de son très cher ami Étienne de La Boétie (1530-1563) disparu prématurément et qui lui légua sa bibliothèque¹⁻¹⁰⁻¹³⁻¹⁵.

Montaigne arrive le 18 septembre 1580 en début d'après-midi à Plombières-lès-Bains, dans les Vosges, qui fut fondée par les Romains. C'est une petite ville « *bien cachée dans son fond de vallée (et où) l'arrivée se mérite* » avec « *une fondrière entre plusieurs collines hautes et coupées, qui le serrent de tous côtés* »¹². Il s'agit alors pour Montaigne de boire de l'eau qui peut être si chaude qu'il fut contraint de « *la remuer d'un verre à l'autre* ». Selon l'origine de la source, il va y trouver un « *goust doux comme de regalisse* » ou « *je ne sçay quel goust de fer* » qui reste d'actualité⁹. Il s'agit aussi de se baigner car « *le bain constitue la pratique centrale du thermalisme* »¹⁴, après s'être purgé. D'aucuns « *se font communément ventouser et scarifier* » et certaines villes thermales sont « *dotées de bains dédiés aux saignées faites par le biais de sangsues* »¹⁴. Les maladies peuvent y être diverses et variées puisque nos voyageurs virent « *des hommes guéris d'ulcères et d'autres rougeurs par le corps* ». Montaigne se lia d'amitié avec un seigneur de Franche-Comté qui « *avait un endroit de sa barbe tout blanc et un côté du sourcil et récita à M. de Montaigne que ce changement lui était advenu en un instant, un jour étant chez lui plein d'ennui pour la mort d'un sien frère* » au point que tenant sa tête appuyée sur sa main à ce niveau, « *les assistants pensèrent que ce fut de la farine qui lui fut de fortune tombée là. Il a depuis demeuré en cette façon* ». Nous avons là, probablement, la première description circonstanciée d'un vitiligo dont l'étiologie reste encore incomplètement élucidée de nos jours, pouvant impliquer, à l'instar de ce contemporain de Montaigne, une situation de stress comme facteur déclenchant présumé. Parmi plusieurs bains existant alors à Plombières, il en est un plus grand que les autres avec de l'eau chaude qui « *sourd par le dessous à plusieurs surgeons & y faict on par le dessus escouler de l'eau froide pour modérer le being* » et on retrouve là la nécessité qu'eurent les Romains de détourner la rivière pour tempérer la forte chaleur des sources thermales. On y voit « *des places distribuées par les costés avec des barres suspendues (...) des ais par le dessus pour éviter le soleil & la pluye (...) avec tout autour des beings trois ou quatre degrés de marche de pierre à la mode d'un théâtre où ceux qui se beingnent peuvent estre assis ou appuyés. On y observe une singulière modestie & si est indécent aux hommes de s'y mettre autrement que tous nuds, sauf un petit braiét & les fames sauf une chemise* ». Il s'agit bel et bien de bains mixtes et « *la*



Fig. 4 - Les bains de Plombières (*Balneum Plummers*), gravure de 1553 représentant le Grand Bain d'après Giunta Tommaso (1494-1566).



Fig. 5 - Les bains de Plombières (détail).

question de la promiscuité avait d'autant plus d'importance que le séjour devait avoir une certaine durée »¹⁴. Les hommes sont tenus de porter des braies, ce genre de pantalon ajusté ou flottant que portaient déjà les Gaulois. La description faite à l'automne 1580 par Montaigne est à rapprocher d'une gravure des bains de Plombières et intitulée *Balneum Plummers* exécutée vers 1553 (Fig. 4 et 5) d'après un ouvrage consacré à tous les bains existant (*De Balneis omnia quæ extant apud græcos, latinos, et arabas...*) de Tommaso Giunta (1494-1566), issu d'une illustre famille d'imprimeurs et de libraires italiens de la Renaissance, et qui rassembla « une bonne partie des œuvres italiennes des XIV^e-XV^e siècle » consacrées aux vertus des eaux thermales¹⁴. Cette gravure nous montre des curistes des deux sexes, dont certains semblent totalement nus, dans le bain où l'on voit l'eau sourdre de toute part, pour reprendre le terme *surgeons* de Montaigne, et cela permet de se doucher la tête et le corps comme le fait une femme. Ceci est à rapprocher de la « *douche thermale* » qui « apparaît à la fin du XIV^e siècle dans quelques stations thermales toscanes »

et qui servait à « *chasser les humeurs du cerveau* »¹⁴. Montaigne relatera plus tard à Bagno della Villa l'existence « *des tuïeaus par lesquels on reçoit l'eau chaude en diverses parties du cors & notamment la teste* ». L'ensemble de la structure est dominé par une tour encadrée par des immeubles en pierre et en pans de bois témoignant des « *multiplés usages du bois dans le bâti de forme urbaine* »¹⁶. Dans cette représentation « *faite avec beaucoup de liberté* »¹⁶, les curistes vont et viennent, parfois aidés par « *ce personnel servant étroitement les malades (barbiers, apothicaires etc.) qui gravitait auprès des sources* »¹⁴. Un homme au milieu du bain porte un chapeau et s'appuie sur deux béquilles alors qu'une femme est en train de boire l'eau du bain... à rapprocher du fait que « *l'usage des eaux thermales comme boisson ne s'observa en Toscane qu'au cours du XV^e siècle avec l'affirmation d'un lieu particulier : le Bagno della Villa* »¹⁴ où séjournera longuement Montaigne avant son retour en France. Une étuve se situe dans un angle alors qu'à l'opposé une femme est sous un dais protecteur. Le règlement est strict et sont sévèrement punis « *les propos lascifs ou impudiques* » de même que « *les attouchemens deshonnestes* » et, en outre en cette période de peste, il est « *prohibé & défendu à toutes personnes venans de lieux contagieus, de se présenter ny approcher de ce lieu de Plommieres, à peine de la vie* ». Montaigne en repart le 27 septembre 1580 après y être resté neuf jours alors que « *la coutume est d'y estre pour le moins un mois* » impliquant : « *un certain confort d'hébergement et la nécessité d'occuper le – temps libre – en dehors des séances de soins pourtant longues* »¹⁴. Il convient de « *s'amuser pour chasser l'ennui ou la tristesse et pour faciliter la guérison* »¹⁴ et l'on verra ainsi Montaigne contraint d'offrir un bal aux habitants de Bagno della Villa. Au sixième jour, Montaigne eut une « *colicque très vehemente* » et quasiment pour la première fois du côté droit et ce pendant quatre heures suivies de « *l'écoulement de la pierre par les ureteres & bas du ventre* » mais « *il partit desdicts beings estimant avoir encore en la vessie & la pierre de la susdite colicque & d'autres petites desquelles il pensoit avoir senty la descente* ».

L'humanisme sous la menace de la taille

C'est à Bâle que Montaigne admira la maison du médecin et naturaliste Félix Platter (1536-1614), et un herbier remarquable puisque « *au lieu que les autres font peindre les herbes selon leurs couleurs, lui a trouvé l'art de les coller toute naturelles* » selon une technique de séchage mise au point en Italie. Plus loin, c'est à Baden (devenu Baden-Baden) où il fait halte conformément à l'expression allemande « *Badefahrt* » (voyage au bain)¹⁴ que Montaigne remarque que « *quand il se faict suer au bein, le lendemain il fait beaucoup moins d'urines* » et « *il la rend colorée & en rend fort peu* », constatant ainsi

par lui-même ce qu'il convient d'appeler des urines concentrées. Le voyage continue alors qu'en cette période de l'année il commence à faire « *un froit extrême* » nécessitant d'avoir « *le mouchoir au nés* ». Montaigne, avide de choses curieuses, regrettera « *qu'avant faire le voyage, il n'avoit veu les livres qui le pouvoient avertir des choses rares & remarquables de chaque lieu ou n'avoit un Munster ou quelque autre dans ses coffres* ». Il s'agit d'une allusion à un ouvrage intitulé *La Cosmographie universelle* publié à Bâle pour la première fois en 1544 par Sebastian Münster (1488-1552), humaniste et cartographe, dont Montaigne possédait un exemplaire, peut-être même annoté de sa main. Ce livre lui fit manifestement défaut lors de ce voyage encore que « *ce qui lui paraît digne de visite n'est pas ce qu'on trouve dans le Baedeker* »⁹. La maladie de la pierre le laissa tranquille un mois et c'est « *alors qu'il n'avoit eu la colicque depuis celle de Plommieres* », que dans un village du Tyrol au sud d'Innsbruck, il « *eut cette nuit la colicque deus ou trois heures, bien serré* » et « à son lever fit une pierre de moienne grosseur qui se brisa aysément. Elle estoit jaunatre par le dehors & brisée au-dedans plus blanchatre ». Au décours de cette colique intense, deux éléments d'importance sont relatés. D'une part Montaigne craignait que dans sa vessie « *il s'y fust arrêté là quelque matiere qui se print & colat mais voiant qu'il avait rendu cete-ci il trouue raisonnable de crere qu'elle se fût attachée aus autres, s'il y en eût eu* », ce qui signifie qu'il avait bien compris que les calculs pouvaient s'agréger, grossir et finir par bloquer l'évacuation de la vessie. Cette éventualité a toujours été redoutée puisque Pline l'Ancien (23-79 apr. J.-C.) disait, comme le relate Montaigne dans les *Essais*, que parmi « *les maladies pour lesquelles éviter on ait droit de se tuer, la plus âpre de toutes, c'est la pierre à la vessie quand l'urine en est retenue* »⁸. Ceci était alors redevable de la dangereuse opération de la taille que Montaigne devait redouter à juste titre, qu'il s'agisse de la petite taille avec seulement un scalpel et un crochet ou de la grande taille avec un plus grand nombre d'instruments tel qu'un lithotome pour couper la pierre afin de pouvoir l'extraire. D'autre part, Montaigne constata empiriquement que la pratique du cheval était susceptible de mobiliser les lithiases d'origine rénale ou dans la vessie en permettant la vidange de celle-ci avec l'intense soulagement qui s'y rapporte. Montaigne affectionnait particulièrement le cheval en disant : « *c'est l'assiette en laquelle je me trouve le mieux, et sain et malade* »⁷. C'est ainsi que son secrétaire nous rapporte : « *dès le chemin il se pleignoit de ses reins, qui fut cause, dict-il, qu'il alongea cete trete & estimant estre plus soulagé à cheval qu'il n'eût esté ailleurs* ». Plus tard, en Italie, il dira avoir changé de « *chevaux de poste en poste ; je fis les deux dernières au galop pour essayer la force de mes reins, je n'en fus pas fatigué ; mon urine étoit dans son état naturel* ».

Le village de Sterzing où survint l'épisode relaté ci-dessus est celui où, deux cents ans plus tard, en 1786, Goethe (1749-1832) descendant vers l'Italie¹⁷, fut fraîchement accueilli : « *on me fit entendre qu'on serait charmé de me voir poursuivre ma route sur-le-champ* »¹⁷, contrairement à Montaigne qui y dina et parle d'une « *petite ville dudit conté de Tirol, assés jolie* ».

En Italie

C'est « à grand regret » que Montaigne quitte l'Allemagne pour traverser le Tyrol et entrer « *en langage italien* » par le col du Brenner qu'empruntèrent bien avant lui les légions romaines. La suite du voyage de Montaigne est émaillée d'épisodes de coliques qu'il serait fastidieux d'énumérer en détail avec sa litanie d'expulsions de pierres et de sable qui le conduisent à visiter les villes thermales situées sur sa route. C'est ainsi qu'on le voit goûter une eau soufrée ou ferrugineuse près de Padoue (13 novembre 1580), et constater que « *le principal usage est de la fange* », c'est-à-dire les bains de boue mais « *tout y est grossier & maussade* ». À Florence il « *fit ce jour-là deus pierres et force sable* » puis c'est environ deux semaines après son arrivée à Rome, où il séjournera cinq mois⁷, qu'il a de nouveau une crise où après avoir pris de la « *térebentine de Venise* », « *n'en sentit autre effaicts que l'odur de l'urine à la violette de mars* », maigre consolation s'il en fut. Montaigne ne nous épargne aucun détail comme le fait qu'« *il randit force sable & après une grosse pierre, dure, longue & unie qui arresta cinq ou six heures au passage de la verge* » avec la vive appréhension qu'il a dû ressentir. Durant ses douloureuses pérégrinations à Rome et aux alentours, il finira sans doute par envier le Pape Grégoire XIII (1502-1585) décrit comme « *un très-beau vieillard (...) sans goute, sans colique, sans mal d'estomach* » ! En ce début d'année 1581, il ne se passe pas un mois sans que Montaigne n'ait une à deux crises d'intensité variable puisqu'il lui arrive de relater « *un ombrage de colicque* », avec leur cortège d'émissions de sable et de pierres. Un vieux Patriarche d'Antioche lui fit présent d'une « *certene mixtion pour le secours de ma gravelle* » en lui prescrivant l'usage et en lui disant que « *je la pouvois conserver dix & vingt ans & en esperoit tel fruit que de la premier prinse je serois tout à fait guéri de mon mal* ». Ceci ne fut pas le cas comme Montaigne s'en aperçut ensuite, mais il s'en accommode et considère qu'il y a pire en disant « *je n'ai rien si enemi à ma santé que l'ennui & l'oisifveté* » et que c'est « *de melancholie qui est ma mort* ».

Après un long séjour à Rome, Montaigne se rend à Lorette pour y faire ses dévotions et déposer des ex-voto à l'effigie de la Vierge, de sa femme, de sa fille et de lui-même. Revenu à Florence, il va rester environ trois mois à

Bagno della Villa, près de Lucques, et c'est là qu'il apprendra son élection en tant que maire de Bordeaux⁸. Il est contraint d'accepter d'autant qu'il trouvera en arrivant chez lui une lettre du roi Henri III qui lui ordonne de prendre promptement ses fonctions à la mairie de Bordeaux en ajoutant : « *Et vous ferez chose qui me sera agréable et le contraire me déplairait grandement* ». Montaigne va donc devoir revenir chez lui après une dernière excursion à Rome. Le séjour dans la station thermale de Bagno della Villa mérite toute notre attention. C'est un lieu où « *sont trante ou quarante maisons très-bien accomodées* » et Montaigne ne manqua pas de choisir la plus belle avec un charmant point de vue depuis sa chambre. Il souhaite légitimement, comme évoqué précédemment¹⁴, avoir un logement confortable dans la perspective d'un séjour prolongé. On l'imagine mal en effet dormir en permanence « *tout habillé sur une table à cause des punaises* » comme il dut le faire à San-Lorenzo. Dans « *ce beau petit village qui sert aussi à ces bains quand il y a presse (...) quasi tous sont Apotiqueres* ». Montaigne est tourmenté par des troubles digestifs avec vomissements et « *grand dolur de ventre à cause de sa vantosité* ». Il déplore l'effet laxatif de l'eau thermale : « *l'eau trouvant nature acheminée par le derrière & provoquée, suivit ce trein-là ; là où je l'eusse à-cause de mes reins, plus désirée par le devant* ». Il finit par considérer que « *c'est une sottie costume de conter ce qu'on pisse* » et craindre que les eaux « *eschauffent plus les reins qu'elles ne les purgent* ». Tout cela finira par réveiller sa nostalgie au point qu'il « *tumbe en un pansement si pénible de M. de la Boétie & y fus si longtemps, sans me raviser que cela me fit grand mal* »¹⁸. Il finira par dire « *la vaine chose que c'est la medecine* » en constatant que les différentes ordonnances des médecins sont « *toutes contraires les unes aux autres* ».

Des symptômes divers et variés

Montaigne eut à souffrir de nombreuses reprises de troubles urinaires d'importance variable, en « *rendant du sable et des fragments de pierre* », pouvant être « *dure, massive, rude* » ou « *molle* », et les détails ne nous sont pas épargnés lorsqu'il relate qu'il rendit « *sans aucune peine une petite pierre rude au toucher : je l'avois un peu sentie dans la nuit au bas du ventre & à la tête du gland* », au même titre que du sable « *plus raboteux que de coutume* » lui cause « *je ne sai quels picotemens à la verge* ». Il en vient même à appliquer une technique qu'on lui a apprise : « *pour faciliter la sortie de ces sortes de pierres, on fait bien d'arrêter le conduit de l'urine & de serrer un peu la verge, ce qui lui donne ensuite un peu de ressort pour l'expulser* ». Les troubles digestifs sont fréquents avec « *beaucoup de vents et de borborigmes* » de telle sorte qu'il est très attentif au « *resserrement* » pouvant être « *une vraie*

constipation » à rapprocher de la fréquence de l'iléus fonctionnel lors des coliques néphrétiques. Quand il lui arriva de rester toute une journée « *sans uriner, quoique j'en eusse grande envie* » il finit par expulser la pierre en disant « *ce fut un grand bonheur pour moi d'avoir pu la faire sortir* », ce qu'on peut comprendre aisément. Il lui arrive aussi d'avoir une « *doleur de teste* », un « *grand mal de dents* », de se blesser l'œil droit par inadvertance de telle sorte que « *le sang en sortit soudein & j'y ai eu longtamps une rougeur extreme* ». Il décrit également ce qu'il convient d'appeler de nos jours un malaise vasovagal avec « *une sueur extraordinaire avec un peu de foiblesse (...) & à la sortie du bain, il me prit je ne sais quel étourdissement, comme il m'en arrivoit dans tous les autres, à cause de la chaleur de l'eau* ». Il relate également « *une crampe au gras de la jambe droite* » qui lui dura une demi-heure et qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher d'une probable déplétion potassique induite par les troubles digestifs et la diurèse forcée. La route du retour passe par le Mont-Cenis qu'il franchit « *moitié à cheval, moitié sur une chese portée par quatre hommes* » sous l'autorité de « *Marrons* », c'est-à-dire de guides, en sachant qu'en périodes de neige existait un service de descente par *ramasses* (luges) comme l'atteste de nos jours un chemin de la Ramasse. Le voyage se poursuit au hasard des « *chetives hostelleries* » via Chambéry, Lyon, Thiers renommée pour ses « *ouvrages de couteaus & cartes à jouer* » mais Montaigne n'est guère enjoué à la perspective de retrouver ses pénates en disant : « *plus je m'approchois de chés moi, plus la longur du chemin me sambloit ennuieuse* ». Les commentaires deviennent laconiques et il arrive finalement chez lui en disant : « *d'où j'étois partis le 22 de juin 1580 pour aller à la Fère. Par-einsin avoit duré mon voyage 17 mois & 8 jours. FIN* » Tout ceci mérite bien une de ces « *bonnetades* » qu'affectionnait Montaigne, c'est-à-dire un « coup de chapeau ». Ce voyage assez extraordinaire, avec « *son itinéraire physique et spirituel* »³, influencera la grande édition des *Essais* en 1588, la dernière publiée du vivant de Montaigne.

Remerciements au Docteur Georges CAVROIS, urologue au groupement hospitalier Brocéliande Atlantique (GHBA), pour sa bienveillante expertise.

RÉSUMÉ

Du 22 juin 1580 au 30 novembre 1581, l'humaniste français Michel de Montaigne (1533-1592) fit le « *cul sur la selle* » un long voyage équivalent à plus de quatre mille kilomètres à travers une partie de la France et de la Suisse, le sud de l'Allemagne puis en traversant le Tyrol pour rejoindre le

nord de l'Italie jusqu'à Rome la destination finale, avant de retourner chez lui. Le convoi incluait des cavaliers mais aussi des hommes à pied et un lourd charriot à bagage qui ralentissait la vitesse sur des routes et chemins difficiles et parfois dangereux, avec pas plus de trente kilomètres par jour soit plus de quatre mois de marche sur un total de 17 mois et 8 jours. Avec ce voyage, Montaigne voulait s'éloigner des « *servitudes domestiques* » et satisfaire sa curiosité quant à la façon de vivre à l'étranger. Il voulait aussi traiter la « *maladie de la pierre* » également dénommée *gravelle* qu'il avait sévèrement depuis l'été 1578. C'est ainsi qu'il visita les principales villes thermales sur sa route. Quand il apprit son élection en tant que maire de Bordeaux, Montaigne dut rentrer chez lui. Bien que les bains lui soient apparus plus nuisibles que salutaires, ce n'est pas la maladie urinaire qui tuera Montaigne, dix ans plus tard dans son château, mais une *esquinancie*, c'est-à-dire un abcès de l'amygdale ou d'une glande salivaire lithiasique.

SUMMARY

From June 22th 1580 to November 30th 1581, the French humanist Michel de Montaigne (1533-1592) did the « ass on the saddle » a long journey with an equivalent of more than four thousand kilometers through a part of France and Switzerland, the south of Germany then crossing the Tyrol to reach the north of Italy until Rome, the final destination before going back home. The convoy included horse riders but also men by foot with a heavy luggage charriot which slowed down the speed on difficult and sometimes dangerous road or pathways, with no more than an equivalent of thirty kilometers per day, which means more than four months of walking on a total of 17 months and 8 days. With this trip, Montaigne wanted to move away from the « domestic servitudes » and satisfy his curiosity about the way of life in foreign countries. He also wanted to treat the bladder « stone disease » also called gravelle he severely had since summer 1578. Thus, he visited the main spa towns on his route. When he learnt his election as mayor of Bordeaux, Montaigne had to go back home. Though the baths appeared to him more harmful than beneficial, Montaigne did not die of an urinary disease, ten years later in his château, but because of an esquinancie that is to say a tonsil or salivary gland stone abscess.

NOTES

- 1) LACOUTURE J. – *Iconographie choisie et commentée* in *Album Montaigne*, Gallimard, 2007, (Bibliothèque de la Pléiade).
- 2) COMPAGNON A. - *Un été avec Montaigne*, Equateurs parallèles, 2013.
- 3) NAKAM G. - *Montaigne et son temps*, Tel Gallimard, 1993.
- 4) *Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie. Par la Suisse & l'Allemagne en 1580 & 1581*, notes par M. de Querlon. Le Jay, Paris, 1774.

- 5) *Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, Lucien Mazenod, 1962, (Les écrivains célèbres).
- 6) MOREAU P. – *Montaigne*, Hatier 1967, (Connaissance des Lettres).
- 7) COMTE-SPONVILLE A. - *Dictionnaire amoureux de Montaigne*, Plon, 2020.
- 8) MONTAIGNE M. de - *Les Essais*, Arléa, 1996, (édition établie et présentée par C. Pinganaud).
- 9) ZWEIG S. – *Montaigne*, Le Livre de Poche, 2019, (édition présentée par O. Philipponat).
- 10) *Dictionnaire Montaigne*, Ed. P. Desan, Honoré Champion/Classique Garnier, 2007 ; rééd. 2016.
- 11) ONFRAY M. - *Le luth de Montaigne (1533-1592), Le crocodile d'Aristote*, Albin Michel, 2019.
- 12) KOENIG G. - *Notre vagabonde liberté : à cheval sur les traces de Montaigne*, Ed. de l'Observatoire, 2021.
- 13) LACOUTURE J. - *Montaigne à cheval*, Points Seuil, 1998.
- 14) BOISSEUIL D. - *La cure thermique dans l'Italie de la fin du Moyen-Âge et du début du XVI^e siècle in Le thermalisme : Approches historiques et archéologiques d'un phénomène culturel et médical*, Paris, CNRS 2015 <http://books.openedition.org>.
- 15) LA BOÉTIE E. - *Discours de la servitude volontaire*, Ed. Mille et une nuits, 2016, (Traduction en français moderne et postface de Séverine Auffret).
- 16) FERRARESSO I. - *Pan de bois et évolution des pratiques architecturales entre le XIII^e et le XVI^e siècle en Lorraine in La construction en pan de bois : Au Moyen-Âge et à la Renaissance*, Tours, Presse Universitaires François Rabelais, 2013, books.openedition.org/pufr/7900.
- 17) GOETHE J. W. von - *Voyage en Italie*, Bartillat, 2003.
- 18) HENNIG J.-L. - *De l'extrême amitié, Montaigne & La Boétie*, Gallimard, 2015.